



Chroniques
algériennes
d'Albert Camus

Mise en scène
Kheireddine Lardjam

Chroniques algériennes d'Albert Camus

Compagnie El Ajouad

Mise en scène Kheireddine Lardjam

NOTES CHRONIQUES ALGÉRIENNES D'ALBERT CAMUS
PAR CHRISTOPHE MARTIN

Albert Camus est mort trop tôt pour connaître l'Algérie indépendante. Il ne l'a jamais souhaitée, ni même envisagée, et s'il se l'est imaginée, c'est pour prédire de difficiles lendemains. Pourtant, dans ses *Chroniques algériennes*, son discours est avant tout anticolonialiste, et il se préoccupe en premier lieu du sort des populations arabes, musulmanes ou indigènes, comme on le disait encore à cette époque. Dès ses premiers articles sur la misère de la Kabylie en 1939, on voit poindre sa soif de justice, son souci des plus démunis et sa volonté d'égalité dans une Algérie qu'il voulait libérer des jougs du colonialisme.

Il a toujours privilégié l'échange, le dialogue, avec toutes les communautés, poursuivant son rêve de les voir vivre en harmonie. Aussi vit-il très mal, au sortir de la 2^{ème} guerre mondiale, les difficultés économiques de sa terre natale, les inégalités criantes entre Arabes et Français, les massacres de Sétif et Guelma et quelques années plus tard les premières violences de la guerre d'Algérie. « *J'ai mal à l'Algérie...* » écrit-il dans une lettre à un militant algérien, Aziz Kessous en 1955, et il fait sien les mots de ce dernier un peu plus loin : « *Nous sommes condamnés à vivre ensemble* ».

Toutes ses Chroniques algériennes publiées entre 1939 et 1958 résonnent à la fois de son amour pour sa terre natale et du désespoir dans lequel le met son évolution dramatique. Mais il s'accroche inlassablement à l'espoir d'une paix entre les différentes composantes de la société algérienne, comme il l'écrit au même Aziz Kessous : « *Vous et moi, qui nous ressemblons tant, de même culture, partageant le même espoir, fraternels depuis si longtemps, unis dans l'amour que nous portons à notre terre, nous savons que nous ne sommes pas des ennemis et que nous pourrions vivre heureusement, ensemble, sur cette terre qui est la nôtre.* »

À l'heure où l'Algérie fête le cinquantième anniversaire de son indépendance, après des décennies marquées par des soubresauts en tout genre, et où la France peine à digérer son passé colonial, faire entendre les mots d'Albert Camus est presque salutaire, tant sa quête de paix, sa liberté de parole, sa volonté de dialogue, son envie de trouver des solutions, son amour de sa terre natale, son intransigeance face à la violence et aux extrémismes de tout poil sont des encouragements à continuer de rapprocher les peuples algériens et français. Les mots de Camus, replacés dans le contexte du début de ce 21^{ème} siècle, gardent autant de force et même après toutes ces années, vibrent encore, car malgré toutes les difficultés, nombre de Français et d'Algériens ont gardé des liens indéfectibles entre eux, et avec la terre d'Algérie. Le « troisième camp » ou la troisième voie qu'il a proposée, celle de la paix, du dialogue, a toujours du mal à se faire entendre ; il est plus facile de rester arc-boutés sur ses principes, dans une société où l'on nous somme toujours de choisir son camp.

C'est pour approfondir ce dialogue, cet échange, que la compagnie algéro-française El Ajouad, souhaite faire entendre les *Chroniques algériennes* de Camus, et initier un cycle d'échanges et d'ateliers autour de son écriture, qui plus est, sur les terres qui ont vu naître ces premières chroniques, en Kabylie. Parce qu'elle mêle des artistes des deux pays, de toutes les générations, cette initiative ne peut que réussir à faire dialoguer Algériens et Français, et œuvrer pour le rapprochement, tant souhaité par Camus, entre les hommes des deux pays. Nous avons tant à apprendre les uns des autres.

NOTE DE MISE EN SCÈNE PAR KHEIREDDINE LARDJAM

Après avoir travaillé en 2011 sur *Le poète comme un boxeur*, un recueil d'articles de presse écrits par Kateb Yacine (écrivain algérien), adapter au théâtre en ce cinquantième anniversaire de l'indépendance de l'Algérie *Chroniques algériennes*, le recueil d'articles de presse écrits par Albert Camus entre 1939 et 1958, m'est apparu comme une évidence. Une évidence qui prend toute sa force dans la parole de Camus.

À la fin de 1957, Camus écrit à Mouloud Feraoun (écrivain algérien) : « *Si par-dessus les injustices et les crimes, une communauté franco-arabe a existé, c'est bien celle que nous avons formée, nous autres écrivains algériens, dans l'égalité la plus parfaite. Pour ma part, je ne me suis pas encore résigné à cette séparation.* »

Le quatrième de couverture commence ainsi, de la plume de Camus : « *On trouvera dans ce recueil un choix d'articles et de textes qui tous concernent l'Algérie. Ils s'échelonnent sur une période de vingt ans, depuis l'année 1939, où presque personne en France ne s'intéressait à ce pays, jusqu'en 1958, où tout le monde en parle....* »

« *Où tout le monde en parle* » : À un moment où, de tous côtés, on tente de « récupérer » Camus, il est bon de rappeler précisément quelle fut sa position par rapport à l'Algérie – au-delà de sa relation viscérale à cette terre dans laquelle il a ses racines, loin de laquelle il s'est toujours senti en exil, et qu'il a chantée d'une manière inoubliable.

La position de Camus sur l'Algérie a été complexe parce que ses liens avec son pays de naissance étaient multiformes. Mais cette position est devenue plus audible aujourd'hui, et on peut en reconnaître la justesse.

Un plateau nu. Obscurité. Quelques sons. Bruit de pluie qui ne cessera pas. Et voilà que, fantomatique, apparaît la silhouette d'un personnage. Il se met à parler ; en fait, il apostrophe, mais à voix d'abord contenue, chacun des spectateurs. On le distingue à peine, cet homme de l'ombre. Dans cet espace réduit, dans cet espace clos, les mains enfoncées dans les poches de sa veste, le personnage est comme empêtré en lui-même. Mais peu à peu sa parole s'affirme ; ses propos déferlent. Il ne va plus se taire. Étonnante logorrhée. Sans doute n'interrompt-il jamais son discours, le reprenant sans cesse dans sa tête, le ruminant, le nuanciant, le ressassant, le radotant, le corrigeant ; sans doute saisit-il toute occasion, comme il l'a fait avec nous, d'accrocher tout passant susceptible de l'entendre sinon de l'écouter.

Il nous parle, il se parle, il parle de l'Algérie. Ses mots lui tiennent lieu de réalité, mais une réalité qui n'est qu'exclusion, violence, occasions ratées, révolte, solitude, espoir vain, absence de repos, et désir d'un lieu, d'une Algérie multiculturelle.

DISTRIBUTION ARTISTIQUE

auteur :
Albert Camus

mise en scène	création lumière
Kheireddine Lardjam	Manu Cottin
dramaturgie/ adaptation théâtrale	création son
Christophe Martin	Pascal Brenot
musique et chants	interprete
Salah Gaoua	Philippe Durand
	administration de production
	Dorothee Ollivier

RÉSUMÉ

Dans l'article *Misère de la Kabylie*, 1939, chapitre *L'avenir politique*, Camus dénonce la misère, cherche ses racines dans l'économie, démontre qu'il n'y a aucune fatalité. Dans *Lettre à un militant algérien*, 1955, date à laquelle la guerre est déjà commencée, où aucun retour en arrière n'aura lieu, Camus, effrayé par la violence, voit les événements en pacifiste, tente de réconcilier les démocrates des deux camps, les renvoie dos-à-dos.

Dans *L'Algérie déchirée*, 1955, il va plus loin : les opprimés qui luttent en utilisant la violence deviennent des oppresseurs, et il ne faut pas oublier que la France (par son apport de la technique) garde un rôle civilisateur envers des populations inférieures. C'est sans doute ce genre de citation sur lesquelles s'appuient certains en Algérie pour présenter Camus comme un partisan de l'« Algérie française ».

Dans *Algérie*, 1958, Camus qualifie d'illégitime la revendication de l'indépendance de l'Algérie, et sous-entend que cette revendication n'est pas celle du « peuple arabe » (il n'emploie jamais l'expression « peuple algérien ») mais de quelques militants « sans culture politique ».

Il propose encore un plan qui restaurera la fraternité entre les deux camps (français et arabes).

QUELQUES CITATIONS

Avant-propos, 1958 : « Averti depuis longtemps des réalités algériennes, je ne puis approuver une politique de démission qui abandonnerait le peuple arabe à une plus grande misère, arracherait de ses racines séculaires le peuple français d'Algérie et favoriserait seulement, sans profit pour personne, le nouvel impérialisme qui menace la liberté de la France et de l'Occident. »

Misère de la Kabylie, 1939 : « Je crois pouvoir affirmer que 50 % au moins de la population se nourrissent d'herbes et de racines et attendent pour le reste la charité administrative (...) le régime du travail en Kabylie est un régime d'esclavage (...) A Fort-National, les propriétaires kabyles, qui n'ont rien à envier aux colons à cet égard, payent leurs ouvriers 6 à 7 francs (...) L'exploitation seule est la cause des bas salaires. (...) La soif d'apprendre du Kabyle et son goût pour l'étude sont devenus légendaires (...) Aujourd'hui un dixième seulement des enfants kabyles en âge de fréquenter l'école peuvent bénéficier de cet enseignement. »

Crise en Algérie, 1945 : « Le peuple arabe existe (...) Ce peuple n'est pas inférieur, sinon par les conditions de vie où il se trouve, et nous avons des leçons à prendre chez lui, dans la mesure même où il peut en prendre chez nous (...) La crise apparente dont souffre l'Algérie est d'ordre économique (...) La plus grande partie des habitants d'Algérie connaissent la famine (...) La politique française en Algérie est toujours de 20 ans en retard sur la réalité. (...) Le projet Blum-Violette (...) grand espoir déçu a entraîné une désaffection aussi radicale (...) Ce peuple semble avoir perdu sa foi dans la démocratie dont on lui présente une caricature. »

Lettre à un militant algérien, 1955 : « L'essentiel est de maintenir, si restreinte soit-elle, la place du dialogue encore possible (...) et pour cela il faut que chacun de nous prêche l'apaisement aux siens (...) Si vous autres, Démocrates arabes, faillissez à votre tâche d'apaisement, notre action à nous, Français libéraux, sera d'avance vouée à l'échec. »

L'Algérie déchirée, 1955-1956 : « Quand l'opprimé prend les armes au nom de la justice, il fait un pas sur la terre de l'injustice. (...) Quoi qu'on pense de la civilisation technique, elle seule, malgré ses infirmités, peut donner une vie décente aux pays sous-développés. Et ce n'est pas par l'Orient que l'Orient se sauvera physiquement, mais par l'Occident qui lui-même trouvera alors nourriture dans la civilisation de l'Orient. »

L'affaire Maisonseul, 1956 : « L'État peut être légal mais il n'est légitime que lorsque, à la tête de la nation, il reste l'arbitre qui garantit la justice et ajuste l'intérêt général aux libertés particulières (...) Nous devons rappeler au gouvernement ses responsabilités. »

Algérie, 1958 : « Ce qu'il y a de légitime dans la revendication arabe. Elle a raison et tous les français le savent, de dénoncer et de refuser : Le colonialisme et ses abus ; les élections truquées ; L'injustice évidente de la répartition agraire et de la distribution du revenu
Ce qu'il y a d'illégitime dans la revendication arabe :
Le désir de retrouver une vie digne et libre, la perte totale de confiance dans toute solution politique garantie par la France, le romantisme aussi, propre à des insurgés très jeunes et sans culture politique, ont conduit certains combattants et leur état-major à réclamer l'indépendance nationale. (...) Il n'y a jamais eu encore de nation algérienne. »

« On trouvera donc dans ce livre une évocation (à l'occasion d'une crise très grave en Kabylie) des causes économiques du drame algérien, quelques repères pour l'évolution proprement politique de ce drame, des commentaires sur la complexité de la situation présente, la prédiction de l'impasse où nous a menés la relance du terrorisme et de la répression et, pour finir, une esquisse de la solution qui me paraît encore possible. Consacrant la fin du colonialisme, elle exclut les rêveries de reconquête ou de maintien du statu quo qui sont, en réalité, des réactions de faiblesse et d'humiliation et qui préparent le divorce définitif et le double malheur de la France et de l'Algérie. Mais elle exclut aussi les rêves d'un déracinement des Français d'Algérie qui, s'ils n'ont pas le droit d'opprimer personne, ont celui de ne pas être opprimés et de disposer d'eux-mêmes sur la terre de leur naissance. Pour rétablir la justice nécessaire, il est d'autres voies que de remplacer une injustice par une autre. »

Albert Camus, Chroniques algériennes, avant-propos,
pp. 27-28, Gallimard, Folio essais n°400.

« Si la conquête coloniale pouvait jamais trouver une excuse, c'est dans la mesure où elle aide les peuples conquis à garder leur personnalité. Et si nous avons un devoir en ce pays, il est de permettre à l'une des populations les plus fières et les plus humaines en ce monde de rester fidèle à elle-même et à son destin.

Le destin de ce peuple, je ne crois pas me tromper en disant qu'il est à la fois de travailler et de contempler, et de donner par là des leçons de sagesse aux conquérants que nous sommes. Sachons du moins nous faire pardonner cette fièvre et ce besoin de pouvoir, si naturel aux médiocres, en prenant sur nous les charges et les besoins d'un peuple plus sage, pour le livrer tout entier à sa grandeur profonde. »

Albert Camus, Chroniques algériennes, conclusion (misère de la Kabylie),
pp. 89-90, Gallimard, Folio essais n° 400

CHRISTOPHE MARTIN PARCOURS ARTISTIQUE

Né en 1967, Christophe Martin commence le théâtre comme acteur à Caen dans une troupe universitaire. Après des études d'économie et de droit, il enchaîne avec des études de théâtre et de cinéma. Il co-fonde le mensuel *Caen-Plus* et dirige les rubriques culturelles (1988-1991). Puis, il « monte » à Paris et travaille au théâtre de l'Aquarium à la Cartoucherie de Vincennes, comme chargé des relations publiques puis responsable de l'accueil et de librairie tout en poursuivant des études théâtrales à l'université de la Sorbonne nouvelle (1991-1993). C'est à cette époque qu'il écrit sa première pièce de théâtre, *Murjane*, qui est repérée par Théâtre Ouvert et mise en espace par Philippe Minyana lors du premier Théâtre en chantier en 1994. Il rencontre à cette occasion plusieurs metteurs en scène qui le poussent à continuer dans cette voie.

Il écrit sa seconde pièce *Chiens alanguis dépourvus et finalement jetés* qui fait l'objet de plusieurs mises en voix avant d'être mise en scène par Bruno Lajara (compagnie Viesàvies) en 1999. Cette mise en scène inaugure avec ce metteur en scène un compagnonnage d'une dizaine d'années. Pascal Antonini lui passe commande d'une pièce, *Vous allez tous mourir et pas moi*, créée en 1998 à Montrouge puis dans le Off à Avignon, pour laquelle il obtient en 1997 une aide d'encouragement du Ministère de la Culture. Dès lors, il est régulièrement sollicité par divers compagnies ou théâtres pour des commandes d'écriture et participe notamment aux Rencontres de la Cartoucherie, aux « Petits petits petits » à Gare au théâtre. Il obtient en mars 2000 une bourse de découverte du Centre National du Livre.

En juin 2003, le metteur en scène Didier Ruiz lui passe commande d'un texte, *Le bal d'amour*, créé en Haute-Normandie et également joué au Grand Parquet à Paris, spectacle pour lequel il obtient la commande à l'auteur du Ministère de la Culture et l'aide à la création du Ministère de la Culture. En 2008 il obtient de nouveau la commande à l'auteur du ministère de la Culture pour la pièce *Les révoltés*, mis en scène dans le Nord – Pas-de-Calais par Bruno Lajara. En 2008, il écrit aussi *Chemin de fer* pour la compagnie de théâtre de rue Metalovoice, le spectacle est joué notamment dans les festivals à Aurillac, Chalon-sur-Saône, Amiens, Sotteville-Lès-Rouen...

Depuis une dizaine d'années, il travaille beaucoup dans le Pas-de-Calais : en 2000, il mène un atelier d'écriture à Culture Commune, scène nationale du bassin minier du Pas-de-Calais, avec 25 anciennes ouvrières de l'usine Levi's de La Bassée (59) et écrit à partir de leurs témoignages *501 Blues*, mis en scène par Bruno Lajara, le spectacle tourne pendant 4 ans dans toute la France. Christophe Martin multiplie alors les collaborations avec Culture Commune : ateliers, rencontres et spectacles sont programmés régulièrement. En septembre 2007, il devient auteur

compagnon de Culture Commune et de septembre 2008 à juin 2011, il est en résidence dans le quartier de la République à Avion, commune voisine de Lens, pour un projet intitulé « retour aux sources », résidence ponctuée par un livre avec la photographe Isabelle Bisson Mauduit, *La République, quartier de vies*, et un spectacle, *Quartier de la République*, mêlant 5 comédiens / musiciens professionnels et 17 comédiens amateurs : une fresque théâtrale et musicale racontant la vie d'un quartier populaire de 1963 à aujourd'hui.

Depuis 2007, il collabore régulièrement avec Kheireddine Lardjam, qui met en scène son texte *Syndromes aériens* en 2007. Christophe Martin adapte ensuite pour le théâtre *Bleu blanc vert*, le roman éponyme de Maïssa Bey, créé en 2009 à la Comédie de Valence. Il est également collaborateur artistique sur le chantier théâtral *Liberté égalité fraternité* au CDN de Sartrouville durant la saison 2010-2011.

Christophe Martin a écrit une vingtaine de pièces, pratiquement toutes mises en scène. Depuis quelques années, ses pièces naissent de résidences ou rencontres avec la population dans différents territoires : « *Des auteurs - metteurs en scène, comme Guy Allouche ou Christophe Martin, puisent la matière de leurs spectacles sur le territoire, au plus près de la population. Ils donnent la parole, tour à tour à d'anciens mineurs, aux ouvriers, aux habitants d'un quartier, à des détenus, à des jeunes... Via de multiples actions artistiques (films, ateliers d'écriture, appels à anecdotes...), ils initient la rencontre, tissent des liens entre le public et le théâtre tout en collectant le matériau essentiel au spectacle en création : la parole. Par la suite, ils la mettront en spectacle et mêleront bien souvent les arts pour lui rendre toute sa force.* » (Artoiscope n°132, mai-juin 2011).

Il retrouve de temps à autre le plateau pour mettre en scène ses propres textes, des textes d'auteurs contemporains ou comme collaborateur artistique auprès d'autres metteurs en scène.

Entre autres activités et ateliers, Christophe Martin fonde également le collectif Transatlantik théâtre en 2001 qu'il coordonne jusqu'en 2006, et organise des échanges de lectures publiques d'auteurs émergents entre la France et le Québec.

Il écrit des nouvelles publiées par le collectif d'auteurs et d'illustrateurs, « Les Presseurs d'éponges », et des carnets de route, récits de vies après des résidences dans des territoires ruraux (le Ternois dans le Pas-de-Calais) ou urbains (deux cités HLM du Creusot).

Il acquiert une expérience muséographique, travaillant comme concepteur, documentaliste et scénariste de l'exposition *La Belle Europe, le temps des expositions universelles, 1851-1913*, aux musées royaux d'art et d'histoire à Bruxelles en 2001.

Parallèlement à ses activités d'auteur, il enseigne l'histoire du cinéma et du théâtre, dirige des ateliers de jeu et d'écriture dramatique.

KHEIREDDINE LARDJAM METTEUR EN SCÈNE

Kheireddine Lardjam est un des jeunes artistes algériens qui, par son travail, ne cesse d’interroger les liens qui unissent les deux rives de la Méditerranée.

Né en 1976, il crée *El Ajouad (Les Généreux)* en 1998 d’**Abdelkader Alloula**, auteur déterminant dans son parcours. La troupe qu’il crée à Oran avec quelques amis porte le nom de cette pièce. Ensemble, ils se consacrent à la découverte et la diffusion de textes d’auteurs contemporains, et en particulier d’auteurs algériens. *La Récréation des clowns* de **Noureddine Aba**, *Les Coquelicots* de **Mohamed Bakhti**, *La Pluie* de **Rachid Boudjedra**, mais également des pièces d’auteurs occidentaux, *Roméo Juliette* de **William Shakespeare**, *En attendant Godot* de **Samuel Beckett**, *Ubu roi* d’**Alfred Jarry**, *Les Justes* d’**Albert Camus** et *Syndrome aérien* de **Christophe Martin**. Ses spectacles tournent en Algérie et également en France de façon régulière. Il noue de forts compagnonnages avec des théâtres comme le Forum culturel – scène conventionnée du Blanc-Mesnil, l’Arc – scène nationale du Creusot. Il travaille aussi comme collaborateur avec **Arnaud Meunier** en 2002 et **Guy Allouche** en 2006.

En 2009, Kheireddine Lardjam est en résidence au Centre dramatique de Valence pour sa création *Bleu Blanc Vert* de **Maïssa Bey**. Pour la saison 2010-2011, il fera partie du collectif d’artistes du Centre dramatique régional de Vire.

En Janvier 2011, il répondra aussi à une commande du Centre dramatique de Sartrouville, pour une création jeunesse dans le cadre du Festival Odyssees en Yvelines. Un texte écrit par **Pauline Sales**.

En 2011, il crée en Algérie, au théâtre de Bejaia *Le Poète comme boxeur*, une adaptation du recueil regroupant les interviews de **Kateb Yacine**.

Janvier 2012, il crée à la scène nationale du Creusot, *Les Borgnes ou le colonialisme intérieur Brut*, de **Mustapha Benfodil**.

SALAH GAOUA MUSIQUE & CHANTS

Suffit-il que l'on parte pour que notre « ici » devienne « là-bas » ?
Suffit-il que l'on rentre pour que « là-bas » redevienne ici ?

Pour résoudre ce problème, Salah Gaoua a compris peut-être ce que tant d'autres devraient savoir. Une mer jamais ne sépare deux territoires. Elle les unit. Il suffit de traverser la Méditerranée dans un sens, puis dans l'autre, pour s'en rendre compte. Que l'on soit d'« ici » ou de « là-bas ».

Quand Salah Gaoua la traverse, de « là-bas » jusqu'à « ici », il ne sait sûrement pas que son exil deviendra sa force et sa générosité. En octobre 1988, donc, la mer Méditerranée relie Tizi-Ouzou, le col des genêts, à la Croix-Rousse, la colline qui travaille. Il faut un commencement : en même temps que, comme tout Kabyle qui se respecte, Salah vend du couscous « ici », le champ politique s'ouvre « là-bas ». On est en 1989, les partis politiques sont autorisés, et un an plus tard, Salah Gaoua devient membre fondateur de la section lyonnaise du R.C.D. Parti laïc et moderniste, quand arrive l'heure des barbes rétrogrades (« là-bas » d'abord, « ici » ensuite). L'abolition du code de la famille, une des revendications du R.C.D., conduira Salah à se rapprocher du combat des femmes de « là-bas ».

Mais la méditerranée unit aussi les luttes. Et les femmes d'« ici » aussi se battent (Qu'elles y soient nées, ou qu'elles viennent d'autres « là-bas »). Alors il faut un lien. La chanson est un lien. Elle sera ce lien. Entre 1992, la première scène, à Pont Evêque, lors d'une fête de la musique et 1999, Salah Gaoua va penser à la chanson. Mais il va faire d'autres choses. (Pourquoi sept ans ? Parce qu'« ici » comme « là-bas », il faut répondre à la question « Tu fais quoi dans la vie ? ». Il est difficile de répondre « chanteur », quand un chanteur, c'est quelqu'un dont on écoute les cassettes, qu'on voit sur des posters... Il est difficile de répondre « chanteur » aux gens que l'on aime, quand ils ne comprennent pas toujours).

En 1999, donc, Salah est convaincu qu'il veut chanter. Les chants

de « là-bas », qu'il entend et reprend depuis tout petit. Chants de femmes, bien sûr, mais aussi chants d'exil, de révolte, de contestation... chants de l'enfance mais aussi chants partagés avec Mako et les amis du R.C.D., chants que l'on entonne la gorge nouée peut-être, lors des réunions politiques « ici », parce qu'ils sont inaudibles « là-bas ». En 2000, c'est la création du groupe Gawa. Il y aura eu des rencontres pour en arriver là : Atmane Yahia et son banjo, qui partagera son amour du Châabi et de la musique arabo-andalouse (quand « ici » et « là-bas » n'existaient pas encore vraiment...), Ali Bensâadoun et son ney... D'autres encore... En 2002, c'est le premier enregistrement, la première expérience en studio, le premier essai, la première tentative pour graver le lien. En 2004, Salah Gaoua rencontre des membres du Théâtre du Grabuge, dont Géraldine Bénichou la metteuse en scène, Sylvain Bolle-Reddat et Magali Bonat, des comédiens. Salah va chanter dans *Le Cri d'Antigone*. C'est à une femme qu'il donne sa voix. C'est une femme qui va lui permettre, en 2006, de faire entendre sa voix, « là-bas ». Mais « ici » aussi. Et depuis, Salah Gaoua avance. Et à chaque fois, dans chaque projet, c'est le même engagement politique et artistique : il efface les frontières.

Les frontières entre nos « ici » et nos « là-bas ». Celles entre le « dedans » et le « dehors », dans le cadre des ateliers chants et écriture menés dans les prisons lyonnaises. Celles entre les « chanteurs » et les « acteurs », notamment en jouant dans *Anna et ses soeurs* de Géraldine Bénichou et du Théâtre du Grabuge. Celles entre « ceux qui vont au théâtre » et « ceux qui n'y vont pas », lorsqu'il chante dans les Passerelles du même Théâtre du Grabuge.

Le même engagement aussi pour Gawa. Avec Thibault Chevalier, depuis quelques temps déjà, ils font en sorte que la musique de « là-bas » fasse chanter, danser, mais aussi pleurer (de joie et de révolte, d'émotion et de tendresse : « ici » comme « là-bas », on pleure de tout ça), les gens d'« ici ». Et vice versa. Salah cherche encore. Avec Thibault au piano, Antony Gatta aux percussions et Caroline au violon. C'est un nouveau commencement.

A une époque où l'on se doit d'être « ici » ou de « là-bas », où c'est une obligation, un (passe-)droit au bonheur, on peut parodier Ferré : « Ce qu'il y a d'encombrant avec l'« ici », c'est que c'est toujours le « là-bas » des autres ! ». Salah Gaoua fait de l'ailleurs un ami.

PHILIPPE DURAND
COMÉDIEN

Formé à l'Ecole Florent et aux Ateliers du Sapajou, Philippe Durand a travaillé pour la télévision dans des films de **Christiane Lehérissey**, **Elisabeth Rappeneau**, **Denis Maleval**, **Bruno Gantillon**, **Roger Kahane** ; mais également au cinéma avec **HoLam**, **Sarah Petit**, **Doug Liman** (USA)...

Au théâtre, il participe à divers projets avec **Kheireddine Lardjam** (Algérie) et avec **Michel Vinaver** dans *À la renverse* et *Iphigénie hôtel*.

Il fait partie de la Compagnie de la Mauvaise Graine depuis 2002 et a participé à de nombreux projets dirigés par **Arnaud Meunier**, dont : *Rama*, *Pylade*, *Entrée dans le théâtre des oreilles*, *La Vie est un rêve*, *Gens de Séoul* de **Oriza Hirata**, *Avec les armes de la poésie – Victoire* de **Pier Paolo Pasolini**, *Il neige dans la nuit* de **Nazim Hikmet**, *King* de **Michel Vinaver**.

En juin dernier, il a joué la pièce *Tori no tobu takasa*, une adaptation de *Par-dessus bord* de **Michel Vinaver** par **Oriza Hirata**, au Kyoto Art Center et au Théâtre Setagaya de Tokyo, spectacle repris en France en janvier et février 2010.



C o m p a g n i e E l A j o u a d

Kheireddine Lardjam, **directeur artistique**

compagnieajouad@yahoo.fr

Tel 06 72 49 28 19

Dorothee Ollivier, **administration de production**

cieajouad@yahoo.fr / do.ollivier@gmail.com

Tel 06 83 88 47 59

w w w . e l a j o u a d . c o m